

PROLOGUE

*Le zézaïement n'est pas un défaut,
c'est une malice, une espièglerie.*

Les rues ce soir étaient vides, pas un chat, pas un chien, pas un rat, pas un homme. Un crachin luisant collait aux murs et suintait des façades dégoulinantes. Reflétant sur les pavés une lumière tamisée, émettant à peine quelques lumières approximatives et voilées d'une brume diffuse qui traînait au ras du sol comme une glu baveuse, le cabaret taverne où j'avais rendez-vous se trouvait à trois rues de là...

Hier, à midi, j'avais reçu un mail laconique de Béatrice Fournier avec pour seul propos :

Rendez-vous à 10 h 15. Taverne des trois points. Ne pas répondre à ce message, sois à l'heure.

Je connaissais cette taverne et je connaissais Béatrice, j'avais épousé cette rousse une nuit il y a bien longtemps, quand je dis une nuit, c'est la durée de notre mariage... Une nuit.

*

Au matin, j'émergeai, me remémorant le mariage et la nuit de noces dans « ar-koad. Dour-Del¹ ». La clairière entourée de dolmens et cromlechs² entre roches et arbres témoignait des festivités nocturnes. Le rond du feu était encore chaud, les herbes alentour piétinées semblaient ne pas pouvoir se relever. Il restait sur les pierres chaudes des morceaux de viande plus ou moins calcinés. Au réveil donc, les yeux endoloris, je regardais ces images et me remémorais les réjouissances de cette nuit. Ici et là, des cruches renversées, gobelets de terre ébréchés, il y avait même des corps à moitié nus, ronflants, enchevêtrés. Difficile de reconnaître ma troupe de miliciens, tout un fatras de choses hétéroclites jonchait le sol. Sous moi, une peau de laine étendue et personne d'autre, Béatrice avait disparu...

Je remis le capot sur ma machine à écrire Hermès Baby.

1 La forêt de gui.

2 Monument mégalithique composé de blocs dressés disposés en cercle. Parfois autour d'un plus grand, orientés en fonction de la position du soleil levant au moment du solstice, et servant aux rites celtiques et gaulois.

1.

MATERNITÉ DE PONTIVY³

Il était 5 h, madame Madeleine Marais mettait au monde deux garçons, jumeaux. Joseph et Émile. Joseph était le prénom du grand-père paternel, et Émile le prénom du grand-père maternel. L'accouchement se passait bien. Maximilien Marais, le père, assistait éberlué à la scène. Les deux garçons furent nettoyés, pesés, mesurés. Il n'y avait pas de problème. Les bébés furent déposés sur le ventre de Madeleine. Maximilien contint sa joie en réconfortant sa femme. Il avait envie d'exploser, de courir à travers la ville, de dire, d'exprimer, de clamer, de revendiquer. Madeleine était béate, heureuse, tant de bonheur effaçait la douleur dans ses reins, elle était bien avec Joseph et Émile, là, sur son ventre distendu.

Il était 7 h, une sage-femme et un médecin pénétrèrent dans la salle d'accouchement pour préparer tout ce petit monde à rejoindre la chambre. Joseph pleurait, criait à en devenir violet. Émile, lui, ne bougeait plus... Le médecin vit le problème et le prit soigneusement, le regarda puis l'emmena... Maximilien courut derrière, interloqué par cette urgence. Trois portes plus loin, une porte à double

3 Chef-lieu d'arrondissement du département du Morbihan en région Bretagne.

battant claqua, il suivit, on le repoussa et le fit sortir, il entendait des mots : réanimation néonatale, préparez l'oxygénation. Puis, il se retrouva abasourdi dans ce couloir vert, incapable de comprendre cette situation confuse. Maximilien retourna à la salle de travail, sa femme était sur un lit roulant, Joseph entre ses seins s'était calmé, le chariot se dirigeait vers l'ascenseur.

8 h 15. Chambre 23, Maximilien était encore éveillé et, debout vers la fenêtre, il regardait dans le vide, qu'importe le paysage. Madeleine, éreintée, s'était effondrée, Joseph dormait dans le berceau en plastique, serein. La porte s'ouvrit délicatement et le médecin s'approcha de lui. Maximilien le savait, il le savait déjà... Ne pas tomber... se retenir à la poignée de la fenêtre.

— Nous n'avons rien pu faire pour le sauver, votre enfant avait une anomalie cardiaque, même s'il avait survécu, les lésions cérébrales dues au manque d'oxygène auraient été très handicapantes. Vous avez un fils en excellente santé, dès à présent, c'est sur lui que vous devez veiller.

Voici comment naquit Joseph Émile Marais. Fils de Madeleine et Maximilien Marais.

Maximilien avait rencontré Madeleine à Paris lors des émeutes de Mai 68. Lui avait fait le déplacement en stop depuis la Bretagne et elle était venue de Suisse en train. Ils aimaient Janis Joplin, Cohen, Jefferson Airplane, Dylan. Andy Warhol. Les jeans à fleurs et les lunettes rondes. Ils demandaient l'amour et la paix, en surfant sur la vague hippie. Ils lisaient Henry Miller : « La meilleure façon de

tuer un artiste est sûrement de lui donner tout ce dont il a besoin. » Ou George Orwell : « Il y a assez de causes réelles de conflits pour ne pas les accroître en encourageant les jeunes personnes à se lancer des coups de pied dans les tibias au milieu de rugissements de spectateurs en furie. »

Tous deux étaient étudiants et, de retour à leurs universités respectives, ils continuèrent à s'écrire. Non, ce n'était pas un coup love and peace né de la révolution sexuelle de Mai 68, approuvée par la loi Neuwirth du 19 décembre 1967 autorisant l'usage des contraceptifs. C'était plus fort et des promesses jaillissaient en bouquet. Pas assez souvent, ils se donnaient pour point de rencontre Paris l'espace d'un week-end.

À 18 ans, Maximilien passa son permis de conduire et, grâce à de petits boulots entre les cours, put se payer une Renault 4L. À la fin de leurs études, ils se marièrent à Kerlouan et prirent quelques mois de congé. Madeleine vint s'installer dans le petit appartement qu'ils avaient dégoté vers Quimper. Un an plus tard, donc, naissait Joseph. Son frère jumeau, Émile, mort à la naissance, laissa à Joseph son deuxième prénom, qui se vit confier la délicate tâche de vivre pour deux ; Joseph Émile, sans trait d'union.

*

8 juin 1971, 7 h 15. Le camion-citerne des Laiteries réunies était sorti de l'entrepôt et roulait sur la nationale

24 en direction de Rennes. C'était une belle journée qui s'installait. L'air était parfumé d'odeurs florales et de terre fraîchement retournée.

8 h, au lieu-dit « Passavant ». Là où la route en dos d'âne était toute droite et bordée d'arbres alignés, un camion-citerne des Laiteries réunies zigzaguait sur les deux voies. Le chauffeur tenait son volant d'une main et, de l'autre, il cherchait ses allumettes tombées entre les deux sièges. À la radio, Henri Salvador chantait « Faut rigoler, faut rigoler, avant que le ciel nous tombe sur la tête ».

8 h 06. En plein en face de la voiture, sur la voie de droite, surgit le monstre d'acier. Le choc fut inévitable, violent, brutal. Le camion des Laiteries réunies, en poussant la voiture, percuta un orme du bord de route, esclaffant comme une mouche le petit véhicule. Arrêté net, le camion se renversa dans le talus, déversant par giclées des litres de lait qui rosissaient. Le lait et le sang ont la particularité commune de coaguler. Ces deux substances se mélangeaient, donnant une masse gélatineuse qui faisait penser à du yaourt à la fraise. La radio du camion fonctionnait : « Faut rigoler, faut rigoler, avant que le ciel nous tombe sur la tête. » Des véhicules s'étaient arrêtés pour prêter secours, d'autres avaient continué pour trouver de quoi appeler les urgences.

10 h. Le constat était sinistre. Trois morts, Maximilien et Madeleine Marais et le chauffeur, tous trois tués sur le coup. L'avant de la voiture était replié en accordéon et le coffre avait pris la place des sièges arrière, c'est de là que

parvenaient des pleurs couverts par la chanson d'Henri Salvador : « Faut rigoler, avant que le ciel nous tombe sur la tête. » Tandis que le lait se déversait et rougissait, les pompiers munis de pinces-monseigneur dégageaient du tas de ferraille un siège d'enfant retourné à l'envers dans un espace de soixante par quarante centimètres.

Ce camion transportait huit tonnes de lait et le chauffard deux grammes et demi d'alcool dans le sang.

*

Joseph Émile fut élevé par sa grand-mère dans le hameau de Kêr. Vers ses quatorze ans, cette dernière l'autorisa à aller au grenier voir la malle interdite fermée à clef. Celle-ci contenait l'histoire de ses parents. Le premier jour, il descendit les diplômes et un livre que sa mère avait écrit. Le titre était « D'une planète à l'autre ». Après une licence (bac+3) en sciences de la vie et de la Terre à Lausanne, elle avait opté pour un master (bac+5) de paléontologie à l'université de Genève. Son livre traitait de la vie extraterrestre. Elle se plongeait dans l'exobiologie et démontait toutes les théories radicales qui soutenaient que la vie vient de l'eau et que si la vie est possible sur une autre planète, elle doit automatiquement ressembler à la nôtre. Que l'intelligence et la conscience humaine des Terriens en sont l'exemple, que l'évolution elle-même ne peut pas être différente. En effet, Madeleine avait écrit que le simple mouvement d'une aile de mouche peut modifier à tout instant ce que l'humain pense

contrôler. Dans un passage, elle romançait son idée ainsi : « Jean sur son cheval au galop va rejoindre Marie sa fiancée, la nuit fut chaude, neuf mois plus tard, de cet accouplement naquit Copernic. Depuis Copernic, la Terre tourne autour du Soleil. Si Jean avait fait une mauvaise rencontre ou avait chuté de son cheval, ou que Marie n'avait pas été en ovulation, Copernic ne serait pas né et la Terre ne tournerait pas autour du Soleil... »

Elle continuait sur le fait que des êtres vivants sur la planète Terre, au fond des océans, ne ressemblent en rien à l'évolution darwinienne. Des poulpes géants y vivent pourtant et multiplient des stratégies intelligentes. Imaginez, ces poulpes n'ont pas un cerveau, mais des milliers répartis dans tout leur corps jusque dans les tentacules. En une fraction de seconde, ils font du mimétisme à faire chialer une imprimante trois D. Tout ça sans oxygène. Les bactéries, elles, sont capables de vivre à des températures extrêmes. Il comprenait que ce qu'elle avait écrit là était peut-être un brouillon de thèse. Par la suite, il lut encore : « L'humain se cherche un sosie dans un univers copié collé. » Ce qu'elle soulevait était que notre Terre est unique biologiquement, elle admettait la théorie du Big Bang, mais contrecarrait l'idée même de la vie. Dans un autre passage, elle mentionnait la vie comme étant définie par l'homme et propre à lui. Or, comme on l'a vu précédemment, on ne peut pas estimer l'homme comme un aboutissement de l'intelligence et de la conscience. En démontant ce que l'on appelle l'intelligence, on détruit simultanément la conscience. L'espoir dans son livre

réside dans le fait que la course à la connaissance entreprise par l'humanité, et qu'elle appelle vaniteusement conscience et intelligence, n'est en réalité qu'une erreur d'aiguillage. Alors, l'existence d'un être surnaturel deviendrait possible dans la différence. Un monde autre que le nôtre... De la Bible, elle récusait Dieu et toutes religions confondues. Madeleine exprimait catégoriquement l'idée même que la naissance d'un Jésus soit hypothétique. Juste pour vous citer un passage de ce qu'elle avait écrit : « La Vierge Marie avait trois amants, Gaspard, Melchior et Balthazar. Trois rois mages et un mari, Joseph, le cocu. Gaspard, Melchior et Balthazar ne savaient comment se débarrasser de cet encombrant enfant venant du ventre d'une fille de joie, certes très belle, mais pas de la même catégorie sociale. Mmm, c'était Joseph lui-même qui avait fait traîner la rumeur que, depuis son mariage, sa femme Marie refusait tout bonnement de baiser. Alors elle était vierge et c'est donc par le Saint-Esprit qu'il accepta, en guise de dédommagement pour un pucelage, une jolie fortune en encens, bijoux et diamants de la part des trois rois mages avec qui elle passait ses nuits. Ce qui permit à Joseph de conter le fabuleux récit de la crèche de Noël et de ce fait de déculpabiliser les trois notables qui le faisaient chanter. » Cette partie de texte était une feuille pliée en quatre au milieu d'un carnet.

*

Joseph Émile passa son enfance dans les jupons de sa grand-mère paternelle qui l'élevait et l'instruisait des choses de la vie avec une extrême rigueur tout en laissant place à une indulgence appropriée emplie de tendresse. Joseph Émile donnait souvent la sensation d'être un rêveur mélancolique. Il lisait des livres que les enfants de son âge ne comprenaient pas.

Fréquemment, très souvent même, dès qu'il le pouvait, il se rendait à l'étang de la forge, le long du ruisseau des Demoiselles, nommé ainsi à cause des libellules que l'on y croise certains soirs. Cette retenue d'eau servait à alimenter jadis une scierie en contrebas.

Pour lui, c'était un lieu d'inspiration sublime et enchanté. Cet étang dans sa forme ovale et irrégulière était entouré d'aulnes, de joncs et de fougères hautes et grasses. Les nénuphars et les plantes aquatiques mystérieuses abritaient aussi toute une faune hétéroclite coassante. C'était son monde, le seul monde, l'unique monde et la seule réalité possible.

Un matin, alors qu'il était assis près de la crémaillère de la retenue d'eau, une grenouille lui demanda de lui raconter une histoire. Joseph, surpris et apeuré, tourna les talons... Une grenouille qui parle... Une grenouille qui parle ?

Le soir, quand Mamie vint le border, Joseph lui demanda de lui raconter une histoire avec une grenouille. Elle lui conta la fable que tout le monde connaît... « La princesse et le crapaud » des frères Grimm.

Le lendemain matin, il courut à l'étang et, assis au même endroit que la veille exactement, il commença à

dire ce conte. La grenouille, installée sur son nénuphar juste en face, l'écoutait avec ses yeux grands ouverts, verts et jaunes, traversés d'une barre horizontale noire dont les bords étaient parsemés de paillettes d'or. Parfois, à la fin d'une phrase, elle disait Kooaaah ou Coaaa...

À la fin du récit, la grenouille se glissa dans l'eau sans faire ni bruits ni remous. Sur la feuille du nénuphar, il restait une goutte : eau ou larme ?

— Nouille ? Nouille ? T'es où ? Reviens, Nouille.

Au ras de l'eau, il vit ses yeux émerger, puis elle disparut dans les profondeurs obscures de l'étang.

Le lendemain, il revint à ce lieu de rendez-vous et appela.

— Nouille ? Nouille ? Je suis là, viens me voir s'il te plaît, viens.

Depuis l'autre bout de l'étang, Nouille sautait de nénuphar en caillou et vint se poser sur ses genoux, Joseph Émile tendit les mains à plat, paumes en l'air. Nouille y prit place, puis se mit à parler :

— Regarde bien et admire cet étang, c'est la vie. Émerveille-toi tant que tu veux, il est splendide, n'est-ce pas ? Aucun bruit n'existe ici, seulement des sons. En aucun cas tu ne dois oublier que c'est seulement dans les fables que les crapauds peuvent devenir des princes. Que les grenouilles peuvent se transformer en princesses. Pour la simple raison que les grenouilles et les crapauds sont déjà des seigneurs bien plus importants que rois et papes de votre monde, ne l'oublie jamais. Mais tout est possible dans ce monde, alors embrasse-moi, idiot. Tu

verras, je resterai grenouille, et toi Joseph Émile du Marais. C'est dans ce baiser que réside le secret de l'univers.

Il monta ses mains à la hauteur de son visage, Nouille clignait des yeux. Elle louchait un peu, semblait-il. À l'instant du baiser, le temps, les sons, les couleurs, l'espace lui-même devinrent frémissements, l'eau ondulait, les tritons, les salamandres, les crapauds et grenouilles dansaient avec les libellules et les martins-pêcheurs. Comme dans une comédie musicale chorégraphiée par dame Nature.

Ainsi, il avait 9 ans, jamais il n'avait manqué de ces rendez-vous quotidiens splendides. Au bord de cette oasis, il écrivait des poésies, aidé par Nouille. De cette façon, elle lui disait des mots comme présent, vérités, lois et justice, elle affirmait que la fiction n'est pas la vérité, mais le chemin qui mène à la vérité. Elle lui parlait aussi de vue de l'esprit, selon elle, Dieu existait. De plus, elle certifiait l'avoir aperçu dans le reflet des yeux d'un enfant, dont le regard fixait l'infini tout au fond de la mare dans laquelle elle vivait. Elle, Nouille, et que par ce fait elle existait, là, maintenant.

À 14 ans, Joseph Émile fut reçu en école secondaire à Kerlouan. Il ne pouvait retourner voir Nouille que les week-ends. Deux ans plus tard, des tractopelles avaient détruit ce site merveilleux, son enfance, son lieu.

Un soir, il enjamba la barrière en dédaignant le panneau. Entrée interdite à toute personne étrangère au chantier sous peine de contravention. L'entreprise déclinait toute responsabilité. L'étang n'était plus là, des monstres de

ferraille jaune à mâchoires dentées avaient terrassé, annihilé la vie. Un cataclysme organisé avait supprimé, écrabouillé et détruit la vérité. Il appela.

— Nouille ? Nouille ? T'es où, Nouille ? C'est moi ! Viens, Nouille, viens, on s'en va, Nouille !

Plus jamais il ne retourna à ce qui avait été un étang de vie, à la place une porcherie avait été construite.

À 22 ans, il était devenu avocat. Sa grand-mère mourut à 86 ans. Il hérita de la maison où il avait vécu son enfance. Son passe-temps favori était l'écriture, il avait déjà écrit quelques essais. Victor, un ami éditeur, commençait à s'intéresser à ses ouvrages. Deux fois par semaine, ils dînaient ensemble, Victor faisait partie d'un mouvement politique à tendance bourgeoise oligarchique se prétendant démocratique. À cette époque, malgré une assez belle réussite professionnelle qui assurait sa sécurité financière, Joseph Émile se sentait seul au monde. Son échappatoire résidait dans l'écriture forcée d'où naissaient des histoires de fiction fantastiques sorties tout droit de son imaginaire, révélant tout au fond une bonne part de son vécu. Son frère jumeau, la mort dramatique de ses parents. Tout cela était enfoui dans les strates molles de sa mémoire d'enfant. Puis il y eut Nouille la grenouille, elle lui avait tant appris, et sa grand-mère, toujours occupée à la cuisine, au ménage, au jardin, toujours disponible et bienveillante. Il était maintenant complètement orphelin.